

Penser les glaciers comme des acteurs d'un monde que nous habitons en commun

collectif

Face au projet de troisième téléphérique sur le glacier de la Meije (Hautes-Alpes), un collectif d'habitants, d'alpinistes, de chercheurs et de personnalités engagées dans la défense de l'environnement propose de réinventer des formes de relation à la montagne

En 1944, alors que la seconde guerre mondiale fait rage et brutalise le monde, Aldo Leopold se pose la question de l'« *éthique de la terre* ». Face à l'humanisme brisé et aux milieux de vie ravagés, cet ingénieur forestier américain nous enjoint d'adopter le point de vue d'une montagne pour nous décaler intérieurement et nous donner les moyens de changer de monde. Et si nos existences étaient mêlées à celles des autres êtres vivants et entités mouvantes, et si, ensemble, ils formaient un réseau tendu vers un devenir commun ? Et si les humains, les animaux, les montagnes, les forêts, les rivières, les glaciers et les prairies partageaient plus qu'une simple relation d'utilitarisme, et s'ils coexistaient au-delà, ou en deçà, des formes étriquées de calculs coûts/intérêts que nous, humains issus de la modernité industrielle, leur avons assignées ? Telles sont les questions qui animaient le précurseur de la pensée écologique il y a plus d'un demi-siècle ; telles sont les questions que nous souhaitons repenser aujourd'hui.

Notre histoire parle d'un glacier. Un glacier qui surplombe une vallée encaissée des Hautes-Alpes, au pied de la Meije, dans le canton de La Grave. Un glacier sur lequel une entreprise d'exploitation a décidé de construire un troisième tronçon de téléphérique, dont l'arrivée culminerait à 3 600 mètres, devenant ainsi le digne concurrent de l'aiguille du Midi chamoniarde. Cette infrastructure ouvrirait, dans l'avenir, la possibilité de créer un énième super-domaine de ski, permettant à terme de relier les stations de l'Alpe-d'Huez, des Deux-Alpes et de La Grave.

Faire coexister les métiers et les pratiques

Or, cette dernière se distingue justement parce qu'elle est tout sauf une station de ski classique, mais un domaine de ski hors piste, privilégiant l'autonomie de pratiquants engagés dans un milieu encore sauvage, en bordure du parc national des Ecrins. Face à ce projet dantesque, aux millions d'euros qu'il coûte et à l'absence de consultation publique des habitants, un collectif citoyen s'est formé. Il propose de faire le choix de ne pas construire de troisième tronçon et de retirer toutes les infrastructures obsolètes déjà existantes sur le glacier pour réinventer de nouvelles formes de relations à ce milieu de vie fragilisé.

Ces formes doivent être en mesure d'allier les pratiques de ski de montagne et d'alpinisme, la compréhension scientifique du glacier et l'éducation aux problématiques écologiques et climatiques dont les milieux sensibles montagnards alpins représentent, en Europe, des avant-postes. Notre idée consiste à penser depuis le pied du glacier et à se demander comment faire coexister la pluralité des pratiques et des métiers existant ici : du pastoralisme à l'agriculture, du tourisme de montagne aux commerces, de l'artisanat à l'éducation et aux sciences, dans un dialogue qui produise des réponses alternatives aux loisirs mécanisés. La question que pose aujourd'hui le collectif au sujet de ce petit bout d'altitude français et des aménagements qui y sont prévus dépasse les enjeux d'une simple localité : au sortir de deux confinements successifs, au moment où nos existences sont prises dans un faisceau d'incertitudes qui touchent tous les pans de nos vies, la bonne manière de se relier à la montagne et au glacier, qui surplombent nos vallées depuis des millénaires, est-elle de continuer à monter, plus vite, plus haut, plus fort, pour aller chercher la « ressource » là où elle se trouve encore pour les quelques dizaines d'années à venir ?

N'est-il pas plutôt temps de descendre d'un cran, de se reposer collectivement la question de ce qu'est un glacier en train de mourir et de se demander en quoi sa mort annoncée résonne avec la manière dont notre modernité extractiviste se décompose à vue d'œil, à l'épreuve d'un virus qui fait, en quelques mois, voler en éclats toute notion de sécurité ? En Islande, le glaciologue Oddur Sigurdsson déclara, en 2014, à

la communauté scientifique que le glacier Okjökull devait être déclassé car il s'était transformé en « glace morte » du fait du réchauffement planétaire ; la terminologie « glace morte » devrait nous alerter.

Nous sommes habitués, en Occident, à penser les glaciers comme des éléments inanimés faisant partie de notre « environnement naturel », plutôt que comme des acteurs à part entière d'un monde que nous habitons en commun. C'est peut-être cette idée qu'il nous faut commencer à déconstruire pour tisser les fils d'une autre histoire possible.

Un détour par les collectifs autochtones, qui se relient depuis des milliers d'années aux montagnes et aux glaciers de manière quotidienne, peut nous aider à reformuler le problème. Pour ces collectifs, il n'existe pas de contradiction entre le fait de les considérer comme des entités vivantes, envers lesquelles les humains ont certains « devoirs de dialogue », et la nécessité de s'y déplacer ou d'utiliser l'eau qu'ils prodiguent à ceux qui vivent à proximité.

Humanité en mal de sens

Les Q'eros des Andes péruviennes leur adressent des rituels pour qu'ils veillent à l'équilibre des saisons et du climat ; les Athapascans du Yukon et de l'Alaska les considèrent comme des entités qui écoutent ce que les humains disent et répondent à leurs actes avec leur manière propre ; les Even du Kamtchatka les pensent comme le lieu de transit des âmes des morts et des vivants à naître ; la calotte de glace du Grand Nord américain et canadien est nommée, dans nombre de langues autochtones, et malgré l'impression trompeuse de « vide » qui saisit le spectateur extérieur lorsqu'il regarde la banquise, « le lieu où toute vie commence ». En Nouvelle-Zélande, les Maoris, dépositaires du même type de relation au monde, ont même réussi à transformer le statut légal du mont Taranaki en 2017, officiellement déclaré « sujet de droit » quelques mois après le fleuve Whanganui. Grâce aux combats de leurs porte-parole, qui s'appellent eux-mêmes les « Taranaki iwi », en référence à ce volcan qu'ils considèrent comme leur ancêtre, ces milieux de vie échappent enfin à l'emprise de certains humains qui s'arrogent leurs droits d'exploitation exclusifs.

Et nous, ici ? Est-il si difficile de changer de focale pour se relier aux montagnes et de les considérer autrement que comme de simples terrains de jeu et d'extase développés pour une humanité épuisée en mal de sens ? Les pratiques qui pourraient s'y déployer ne seraient-elles pas infiniment plus variées si l'on décidait de pluraliser l'unique cadre paysager et récréatif, asseyant l'idée d'une montagne étrangère aux tribulations des êtres qui la parcourent ? Est-il si difficile de faire un pas de côté et d'essayer de transformer une cosmologie héritée de la révolution industrielle, nous intimant de croire dur comme fer – l'habitude, la paresse et l'usure aidant – qu'il existerait une nature extérieure à nous que nous devrions, en tant qu'*Homo economicus* modernes, exploiter jusqu'à ce que plus une once de ce grand dehors ne résiste à nos impératifs de gestion rentable et profitable ?

Sentez-vous une tristesse naître en vous lorsque l'on vous explique que l'économie des vallées montagnardes ne tient qu'à l'aménagement touristique bétonné et mécanisé, et à l'exploitation des « ressources » naturelles dont les humains disposent encore pour quelques minces années ? Si oui, c'est que vous aussi, où que vous soyez, vous vous demandez ce que nous avons fait du monde qui soutenait nos existences. Est-il concevable qu'au sortir de la crise sanitaire le « *business as usual* » reprenne le pas sur les prises de conscience qui ont salutairement surgi en nous pendant que nous étions cloîtrés entre les quatre murs de nos maisons ? Allons-nous, une fois de plus, faire porter à nos milieux de vie notre incapacité à nous réinventer pour faire face à ce qui vient ? Est-ce cela notre réponse collective au surgissement de l'incertitude généralisée dans nos vies ?

Redonner la parole aux habitants

Au sein du collectif La Grave autrement, nous pensons que nous sommes nombreux à vouloir changer de monde ; nombreux qui souhaiteraient voir les collectivités prendre de nouvelles mesures pour se décider à expérimenter d'autres formes de relation aux entités qui peuplent nos milieux. « *Nous luttons tous pour la sécurité, la prospérité, le confort, la longévité et l'ennui* », écrit Aldo Leopold pour clore son chapitre. N'est-il pas temps de lutter aujourd'hui pour un écosystème au sein duquel les grandes entreprises qui règnent sur lui n'ont plus le dernier mot ? De redonner la parole aux habitants et à leurs formes de vies, qui, par leurs actes, tentent de faire varier la pensée dominante ?

Nous sommes tous acteurs de nos mondes. Les humains avec leurs activités différentes, les animaux avec leurs comportements spécifiques, les montagnes, les rivières et les glaciers avec leurs masses instables et mouvantes. S'opposer aux projets d'aménagement qui ne font plus sens, c'est d'abord et avant tout reconnaître cette pluralité d'acteurs agissant à des échelles diverses, dont les relations doivent redevenir décisives.

Au sein du collectif La Grave autrement, nous ne disons pas que nous savons ce que c'est que penser comme un glacier. Nous ne sommes pas sûrs. Nous doutons. Nous nous posons des questions. Nous avons envie d'essayer. De faire un pas vers lui, qui ne soit pas des pylônes et des câbles, un pas à l'échelle de nos corps, un petit pas d'humain encordé sur un géant de glace dont les abysses fascinent et terrifient à la fois.

Nous décidons d'arrêter de nous acharner sur ses restes, mais de rendre hommage à ce qu'il a inspiré en nous. Nous décidons d'en prendre soin, de marcher, avec lui, vers ses derniers jours, car c'est peut-être notre dernière occasion pour comprendre de quoi il est fait et ce qu'il nous fait. Face au champ de ruines que génère l'économisation à outrance de nos vies, nous pensons qu'il est possible de retisser les fils d'une autre histoire, qui se raconte avec tous les existants d'un milieu de vie particulier, si différents soient-ils, animés et inanimés, innervés et gelés, mais tous acteurs d'un même monde.

A vous tous, nous vous proposons d'associer votre nom à cet appel. Affirmons ensemble que, sur ce petit bout de territoire qu'est La Grave, un autre modèle de développement est possible. Demandons à la société concessionnaire des téléphériques et à la commune de La Grave de renoncer au projet de troisième tronçon et de lancer, avec le collectif, l'ensemble des habitants et toutes les personnes intéressées, l'étude d'un autre projet, qui respecte et mette différemment en valeur le glacier de la Girose.

Bernard Amy, écrivain ; Isabelle Autissier, navigatrice ; Geneviève Azam, essayiste ; Paul Bonhomme, alpiniste ; Christophe Bonneuil, historien, rédacteur en chef de la revue *terrestres.org* ; Stéphanie Bodet, alpiniste et écrivaine ; José Bové, activiste ; Florence Bruno-Pasina, anthropologue ; Pierre Charbonnier, philosophe ; Caroline Ciavaldini, grimpeuse ; Yves Citton, philosophe ; Philippe Claudel, écrivain ; Geremia Cometti, anthropologue ; Alain Damasio, écrivain ; François Damilano, alpiniste ; Lionel Daudet, alpiniste ; Frédéric Degoulet, alpiniste ; Philippe Descola, anthropologue ; Catherine Destivelle, alpiniste, coprésidente du Groupe de Haute Montagne ; Cyril Dion, réalisateur ; Marie Dorin, biathlète ; Jean-Louis Etienne, explorateur ; Malcom Ferdinand, ingénieur en environnement, politologue et chercheur au CNRS ; Bernard Francou, glaciologue ; Nathalie Fromin, chercheuse au CNRS en écologie des sols ; Barbara Glowczewski, anthropologue ; Sophie Gosselin, philosophe ; Nicolas Henckes, sociologue de la santé au CNRS ; Nicolas Hulot, ancien ministre de l'écologie ; Killian Jornet, traileur ; Etienne Klein, philosophe ; François Labande, alpiniste et écrivain ; Bruno Latour, philosophe et anthropologue ; Thomas Lovejoy, spécialiste de la biodiversité et de l'Amazonie ; Xavier Lucien, réseau des Crefad (Centres de recherche, d'étude de formation à l'animation et au développement) ; Mike Magidson, réalisateur ; Luc Martin-Gousset, producteur ; Marielle Macé, historienne de la littérature ; Pierre Mazeaud, alpiniste, président honoraire du Conseil Constitutionnel ; Reinhold Messner, alpiniste ; Barbara Métais-Chastanier, autrice et dramaturge ; Maurine Montagnat, glaciologue ; Luc Moreau, glaciologue ; Baptiste Morizot, philosophe ; Jean-François Noblet, naturaliste ; Francis Odier, président France Nature Environnement Isère ; James Pearson, grimpeur ; Arnaud Petit, alpiniste ; Alessandro Pignocchi, auteur de bandes dessinées ; Eric Piolle, maire de Grenoble ; Sylvain Piron, historien ; Axelle Red, chanteuse ; Olivier Remaud, philosophe ; Elisabeth Revol, alpiniste ; Jean-Marc Rochette, auteur de bandes dessinées ; Liv Sansoz, alpiniste ; Cédric Sapin-Defour, écrivain ; Marc-André Selosse, professeur au Muséum national d'histoire naturelle (Paris), Gdansk University (Pologne), Kunming University (Chine), membre de l'Académie de l'agriculture ; Charles Stepanoff, anthropologue ; Hubert Tournier, ornithologue ; Christian Trommsdorff, alpiniste, coprésident du Groupe de haute montagne ; Sarah Vanuxem, juriste ; Julien Vidal, auteur ; Patrick Wagnon, glaciologue ; Estelle Zhong-Mengual, historienne de l'art ; Collectif La Grave Autrement ; Mountain Wilderness ; Collectif Abrakadabois NDDL (Loire-Atlantique) ; Réseau des Crefad (Centre de recherche, d'étude de formation à l'animation et au développement) ; Collectif de paysans-forestiers de Treynas (Ardèche)